

LISZT ET LA HONGRIE¹

Bien que, dès sa première jeunesse, il eût quitté son pays natal et que son éducation proprement dite se fût faite surtout à Paris, LISZT se sentait Hongrois et se déclara toujours tel, jusqu'à la fin de sa vie. Un événement extérieur, la grande inondation de Pest, en 1838, lui a révélé toute l'étendue et toute la force de sa conscience patriotique. Ce fut comme la lumière d'un éclair : d'un coup il vit toute la profondeur de sa sensibilité hongroise. Cette évolution psychologique caractérise si bien la généreuse ardeur de son cœur que nous nous permettrons de reproduire intégralement le passage où il nous dépeint son état d'âme² : « Un événement grave — dit-il — a éveillé en moi ce sentiment dont j'avais cru jusque-là qu'il n'existait plus du tout, bien qu'il ne fit que sommeiller. Un matin, à Venise, j'ai lu dans quelque journal allemand la description détaillée de cette terrible catastrophe dont Pest avait été frappé. Cette nouvelle ébranla tout mon être. Je sentis surgir en moi une compassion nouvelle, un certain désir irrésistible de venir en aide à tous ces infortunés. Mais comment ? me demandai-je ; comment pourrais-je les secourir ? Moi qui ne dispose guère de ce qui rend l'homme tout-puissant, moi qui ne possède ni l'influence de la richesse, ni la puissance d'une haute position ! N'importe — en avant ! Je ne sens que trop bien que mon cœur ne connaîtra pas le calme et ma tête le doux sommeil, tant que je ne contribuerai pas avec mes liards au soulagement de cette grande misère. Qui sait, si le ciel ne va pas bénir ce petit sacrifice fait par moi ? La main

1. Extrait de l'ouvrage paru récemment : *Liszt Ferenc gondolatvilága* (La pensée de Fr. Liszt) [Budapest], 1922, Kiadja a Budavari Tudományos Tarsaság. In-8°, 60 p.

2. Cf. sa lettre à Lambert Massard, fin mai 1838. (*Ges. Schr.*, vol. II, p. 223).

qui a multiplié le pain dans le désert n'est point encore paralysée. Et peut-être Dieu se plaît-il mieux dans les liards du pauvre artiste que dans l'or du millionnaire. C'est sous l'effet de cet attendrissement et de ce sentiment nouveau que j'ai compris le sens véritable du mot : « patrie ». Mon âme a remonté le cours du passé et dans mon cœur j'ai retrouvé les souvenirs de mon enfance, dans toute leur pureté intacte. Un paysage magnifique surgit soudain à mes yeux ; voici la forêt bien connue où j'entends sonner le cor du chasseur — là-bas le Danube qui tombe en cascades du haut de ces rochers — et plus loin la plaine immense où broutent en toute liberté les grands troupeaux paisibles — c'est la Hongrie, pays fort et fertile qui a tant de nobles enfants ! Ma patrie ! Et moi-même — m'écriai-je dans un élan patriotique que vous allez trouver ridicule peut-être — et moi-même j'appartiens à cette race vigoureuse et antique, moi aussi je suis l'enfant de cette forte et fière nation qui aura très certainement des destinées meilleures !... Si quelque voix puissante va les réveiller tôt ou tard — oh, leur âme prendra son essor et possédera la vérité !... Certes, leur avenir sera glorieux : car ils sont forts et courageux, rien n'a brisé leur volonté de vivre, rien n'a fané leurs espérances... Oh ma patrie romanesque ! mes amis inconnus ! oh ma grande famille lointaine ! Ton cri de douleur a retourné mon âme vers toi — il m'a touché jusqu'au tréfonds du cœur, je baisse ma tête et je rougis de t'avoir pu oublier si longtemps... ¹ »

Il a fallu que Liszt, comme Wagner, allât à l'étranger pour découvrir ses sentiments patriotiques. Le sentiment de sa solitude, puis le mal du pays qui s'exacerbe de jour en jour le rendent complètement hongrois. Aussi cède-t-il à l'appel de son cœur : il accourt vite à Vienne pour venir en aide, avec le revenu de ses concerts, aux milliers de victimes de l'inondation. Et lorsqu'il arrive à Pest, l'enthousiasme qui l'accueille le 24 décembre 1839 est pour ainsi dire sans précédent dans toute l'histoire des arts, si l'on en croit l'un de ses biographes ². Quelques années plus tard

1. Kapp : *Liszt*, p. 69.

2. Kapp : *Liszt*, p. 69.

encore, l'âme du poète Michel VÖRÖSMARTY vibre au souvenir de cette fête : dans son poème intitulé *A François Liszt*, il parle « au parent toujours fidèle » dont le chant a secoué de sa torpeur le peuple aux milliers de lèvres ; et il le prie d'entrer dans nos rangs et de dire que la nation d'Árpád n'a pas encore aliéné son âme...

La nation offre une épée d'honneur à son grand fils. Quand à cet acte symbolique et, pour l'étranger, singulier, la presse étrangère vient ajouter des remarques plus ou moins ironiques, Liszt en explique la signification dans une lettre adressée à la *Revue des Deux Mondes* et les paroles qu'il trouve à ce propos prouvent qu'il pénètre jusqu'au fond l'âme hongroise. « En Hongrie, — dit-il — dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique, c'est le signe de la virilité par excellence¹... »

Les ovations chaleureuses qui l'avaient entouré à Pest n'ont fait qu'augmenter encore son attachement à son pays et sa reconnaissance. Pendant son voyage en Angleterre, il va exprimer de nouveau son profond amour de la Hongrie². Ce sentiment ne diminuera plus, bien au contraire, il s'approfondira avec l'âge, et va s'incorporer organiquement dans sa conception de l'univers. Au point culminant de sa gloire, il écrit fièrement au baron Augusz³ que de tous les artistes vivants il est le seul qui puisse invoquer une patrie vraiment fière... Son astre indique que la Hongrie s'enorgueillira encore de lui...

Comme tout artiste pur, Liszt n'avait pas non plus ce qu'on appelle le sens politique. Le jugement politique demande une certaine objectivité réfléchie et le trait le plus caractéristique de l'âme née artiste est la subjectivité, la conception sentimentale de la réalité qui l'environne. Il n'est donc pas étonnant que, malgré ses brillantes qualités d'esprit, Liszt soit resté un peu hésitant dans ses opinions politiques. Il s'en est aperçu d'ailleurs lui-même, aussi évi-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1840. Tome XXIV, p. 612.

2. « Es hungert und dürstet mich nach Ungarn zurück gehen. Jede Erinnerung an dort wurzelt tief in meiner Seele », écrit-il de Manchester à son ami F. Schober, le 12 mai 1840. (*La Mara*, vol. I, p. 40).

3. Lettre du 10 novembre 1846. (*La Mara*, I, 36).

tait-il soigneusement toute profession de foi politique. C'est cette absence de sens politique — et non pas son indifférence patriotique — qui explique probablement que, dans les tristes années de la guerre d'indépendance de 1848-49, et dans celles de l'absolutisme impérial qui la suivirent, les événements funestes de notre vie politique n'ont pas touché son âme dans la mesure que l'on eût pu attendre de son patriotisme profond. C'est ce qui fait comprendre psychologiquement du moins, qu'il va jusqu'à approuver la politique centralisatrice de Bach, politique qu'il considère comme une nécessité inévitable¹. L'issue tragique de la guerre d'indépendance le remplit d'une douleur profonde ; il y voit cependant la triste justification de la politique du comte Etienne Széchenyi, vis-à-vis de celle de Louis Kossuth. Sur Széchenyi, sur sa grandeur, il écrit à une amie² : « Ce fut un homme généreux, plein d'activité ardente et de sens pratique ; aussi connaissait-il à fond les besoins de son époque et de son pays. Il a rendu des services immenses à la Hongrie, où il a joui très longuement d'une popularité justement méritée jusqu'à ce que Kossuth l'ait surpassé, grâce à ses discours et que le même Kossuth ait mené son peuple sur un chemin sans issue. Ce chemin, hélas ! nous ne l'avons pas encore quitté et je ne vois pas, pour ma part, les bons résultats de cette ardente fièvre qui embrase nos patriotes exclusifs et sème le vent pour récolter la tempête. Si l'on avait voulu suivre l'exemple et la méthode de Széchenyi, la Hongrie serait encore aujourd'hui un pays florissant et fort... »

Bien que les idées de Liszt soient tout imprégnées d'humanité profonde et de douceur, il ne s'est jamais, en principe, opposé à la guerre, du moins lorsqu'elle signifiait guerre de liberté et de juste défense contre une attaque odieuse et injuste. « Le héros — écrit-il en 1855³ — hasarde sa vie pour l'idée du droit, pour la liberté de la patrie, pour la dignité humaine... C'est uniquement

1. Lettre à la princesse Caroline Sayn-Wittgenstein, 24 juillet 1860. (*La Mara*, V, p. 81).

2. Briefe an eine Freundin, 25 juillet 1860 (*La Mara*, III, p. 126).

3. *Ges. Schr.*, Hrsg., v. L. Ramann, V, 200.

dans ce sens-là que la guerre signifie quelque chose de sublime. Toutes les misères et tous les revers que nos peintres quakers nous mettent sous les yeux avec une obséquiosité infatigable et que nos fabricants de rameaux d'olivier ne cessent de nous répéter avec une monotonie ennuyeuse, tout cela est largement compensé et surpassé même par l'héroïsme des peuples qui sacrifient leur vie pour l'idée... et l'homme s'offre lui-même en gage pour la sincérité de sa conviction et de sa volonté inébranlable. »

Le patriotisme de Liszt s'est toujours nourri des souvenirs de sa première enfance. Lorsque, pendant l'été de 1856, il séjourne de nouveau à Pest et qu'il regarde, de la fenêtre de l'Hôtel de la « Reine d'Angleterre », le spectacle magnifique du Danube et de la foule bariolée le long des quais, il écrit avec ravissement à la princesse polonaise ¹ que... « rien ailleurs ne remplace ces choses et cette physionomie de la race, quand elles se rattachent aux souvenirs de l'enfance, et qu'on a conservé cette tonalité du cœur qui est le sentiment de la patrie, pour les Hongrois comme pour les Polonais. Aussi mon cœur se mit à pleurer dès la frontière, en apercevant un de ces tableaux si simples : un berger accroupi nonchalamment veillant sur ses moutons et ses bœufs... »

Son âme se pénètre de plus en plus de l'amour de la patrie hongroise. Il songe à la composition d'un opéra sur un sujet hongrois, mais ce projet ne se réalise guère ². Après le grand succès de la Messe d'Esztergom, il écrit triomphalement à son amie : Il est prouvé et il est indubitable que je fais partie intégrante de l'amour-propre national ³...

Son patriotisme, il l'a prouvé, lorsque, fidèle à la promesse de sa jeunesse ⁴, il a accepté, en 1870, la direction de l'Académie nationale de Musique de Budapest, bien que cette décision fût plutôt un sacrifice de sa part. Précédemment déjà, il exprime le désir de pouvoir faire quelque

1. 11 avril 1856. (*La Mara*, IV, 314).

2. Lettre au musicien hongrois François Erkel du 21 novembre 1856. (Cf. K. d'Isos : *Lettres de Fr. Liszt*. S. I. M. Revue musicale mensuelle. VII^e année, 1911, p. 22.)

3. Lettre à une amie, 13 août 1856. (*La Mara*, III, p. 77.)

4. Kapp : *Liszt*, p. 70.

chose pour la Hongrie ¹, puisque, dit-il ², tout lien lui est cher qui le rattache à sa noble patrie. Lorsqu'il prend possession de son poste à l'Académie, il déclare : « Je tâcherai d'y faire honneur en servant fidèlement notre Roi, notre pays et l'art jusqu'à mon dernier jour ³. » Et ce n'était pas chez lui qu'une façon de parler. Il a fidèlement rempli son devoir jusqu'à la fin de sa vie, bien que les voyages fussent un peu difficiles à son âge et que le climat de notre capitale ne fût pas très favorable à sa santé. C'est donc à bon droit que, dans une lettre adressée au Baron Antoine Augusz, le 14 octobre 1873 (*La Mara*, p. 190), il applique à lui-même les paroles connues de Schiller :

An's Vaterland, an's theure schliess dich an,
Das halte fest mit deinem ganzen Herzen
Hier sind die starken Wurzeln deiner Kraft.

Il se rappelle avec reconnaissance les efforts du comte Jules Andrassy qui n'avait rien négligé pour le retenir en Hongrie : « Le comte Andrassy a fait noblement une bonne action, en me fixant pour le reste de ma vie parmi mes compatriotes ⁴. » Il écrit au comte Albert Apponyi : « Le point d'honneur que personne mieux que vous ne comprend, m'attache à la Hongrie, notre patrie. Puissé-je y remplir tout mon devoir de reconnaissance ! ⁵ » — Son but véritable en Hongrie était la réforme de la musique religieuse ⁶. L'éventualité d'un échec ne l'inquiète guère ; dans une lettre ⁷, il cite en hongrois la maxime connue de Széchenyi : « Qu'importe le succès ou l'échec, pourvu que notre âme et nos intentions restent pures. » Rien ne caractérise mieux son patriotisme tout pénétré d'idées nobles et chevaleresques que ses déclarations, dans une lettre, d'après laquelle ses appointements étant reçus en Hongrie, c'est

1. 10 novembre 1862, au baron Antoine Augusz. (*Ibid.*, p. 91).

2. 18 juin 1864. (*La Mara*, vol. II, p. 68.)

3. 28 juin 1871, au baron A. Augusz. (*Ibid.*, p. 164.)

4. Lettre adressée au baron Antoine Augusz, le 6 août 1871. (*La Mara*, II, 268.)

5. Le 6 décembre 1874. (*La Mara*, II, 214.)

6. Lettre au baron Antoine Augusz, 26 décembre 1875. (*Ibid.*, p. 212.)

7. Lettre à M. Edmond Mihalovich, 8 décembre 1874. (*La Mara*, II, p. 215.)

en Hongrie qu'il convient de les dépenser¹. Il affirme à plusieurs reprises qu'il veut consacrer exclusivement le reste de sa vie à l'art et à son pays bien aimé². Il veut rester, jusqu'à sa mort, le fils fidèle et reconnaissant de la Hongrie³ et il se déclare toujours prêt à servir son pays de n'importe quelle manière⁴. Dans le sens le plus strict du mot, jusqu'à son dernier soupir, il pense presque constamment à la Hongrie et ne cesse jamais de l'aimer de toute l'ardeur généreuse de son grand cœur. La baronne de Mayendorf qui, dans la dernière partie de sa vie, était toujours auprès du maître, raconte au comte Géza Zichy que, ses tout derniers jours, Liszt parlait plus encore que d'habitude de la Hongrie et l'appelait constamment sa chère patrie chevaleresque⁵.

Ainsi, de tout ce qui précède, on peut déduire facilement quelle est la valeur scientifique de l'affirmation de Bruno Schrader qui appelle Liszt artiste *allemand* et déclare péremptoirement que toutes les opinions relatives aux origines ou conceptions hongroises de Liszt sont erronées⁶. Au contraire celui qui est né en Hongrie, qui se déclarait Hongrois, et consacrait, au prix de lourds sacrifices, une grande partie de son activité à sa patrie hongroise, est et reste très certainement Hongrois, même si, pour des raisons extérieures dont il était le premier à se plaindre⁷, il n'a jamais pu apprendre la langue de son pays bienaimé. Mais cette lacune est large-

1. Lettre à Ant. Augusz, 21 sept. 1875. (*La Mara*, II, 208.)

2. Lettre au musicologue hongrois Kornél Abranyi, le 20 janvier 1876 : « Ich kann nichts anderes beanspruchen als der gut gewillte, eifrige Diener der Kunst und des Ungarlandes zu verbleiben. » (*La Mara*, II, 234.)

3. Lettre à Auguste Trefort, ministre de l'Instruction Publique de Hongrie : « Ich verharre Ungarns bis an das Grab getreuer und dankbarer Sohn » (du 1^{er} mars 1876). (*La Mara*, II, 237 ; cf. C. d'Isoz, *ouvr. cit.*, p. 29.)

4. Lettre à Edmond Liszt, du 26 avril 1878 : « Ohne jemals Geschwätz-Patriotismus zu treiben, stelle ich bescheidenst meinen Mann, wo es gilt für Ungarn etwas zu thun. » (*La Mara*, II, p. 269.)

5. « ... dass Liszt einige Tage vor seinem Tode auffallend viel und oft über Ungarn gesprochen und Ungarn stets sein liebes ritterliches Vaterland genannt habe. » Géza Graf Zichy : *Aus meinem Leben*, vol. III, p. 135.

6. *Fr. Liszt*, Berlin, 1917, p. 1.

7. Cf. sa lettre au baron A. Augusz, le 7 mai 1873 : « ... malgré ma regrettable ignorance de la langue hongroise. » (K. d'Isoz, *ouvr. cit.*, 29.) M. R. Louis se trompe en affirmant dans son livre que Liszt savait le hongrois. (*Franz Liszt*, Berlin, 1900, p. 26.)

ment compensée par le fait qu'il a demandé à son fils de parler hongrois et rien ne l'a autant réjoui dans sa douleur que de l'entendre réciter des poésies hongroises, et cela jusqu'à son lit de mort¹... Une âme si pleine, si profonde, si noble ne pouvait pas ne pas posséder l'amour de la patrie. Dans son sens véritable et sublime, ce mot ne signifie pas autre chose que l'instinctive manifestation de notre piété et de notre reconnaissance envers tous ceux qui, dans le passé, ont vécu et souffert pour nous, et sur le même sol. De plus, il était beaucoup trop clairvoyant pour s'en tenir si longtemps au point de vue un peu superficiel du cosmopolitisme à la mode. Lui qui avait connu l'art jusque dans ses profondeurs insondables, savait mieux que tout autre que l'art jaillit du cœur même d'une nation : c'est ce qui lui donne toujours son caractère individuel et par là même sa richesse et son luxe de couleurs variées. Et nous pouvons considérer Liszt comme un des plus profonds représentants de la véritable âme hongroise.

ÁKOS PAULER.

(Budapest).

1. « ... il se complaisait — écrit Liszt le 14 janvier 1860 — à me réciter par cœur quelques vers en hongrois pour me prouver qu'il remplissait la promesse qu'il m'avait faite de bien savoir cette langue avant même d'avoir achevé ses études de droit. » (*Ibid.*, p. 88.)